

L'histoire de l'enlèvement par la police d'une personne chez elle

Robert Faurd, l'auteur, a la charge de rédiger l'histoire d'une aventure qui est arrivée à un vieux. C'est la pure et stricte vérité, il ne pensait pas qu'elle pouvait arriver au 21^e siècle. Il vient de prendre conscience et sans avoir honte qu'il fallait dire la vérité aux citoyens de la France. C'est un drame, qui passe comme un rêve dans le souvenir d'un vieillard de nos jours, et il est contraint de l'expliquer car cela peut arriver à n'importe qui en France. L'histoire sera racontée à la 1^{ere} personne.

Un matin, j'eus une discussion avec mon épouse au sujet des vieux que l'on met dans un hôpital spécial pour les conduire à la mort le plus tranquillement possible et sans soucis pour leurs descendants. Je suis vieux et je dois mourir, c'est la fin et personne ne peut le changer. En parlant, il me semblait inutile de laisser mourir un vieux, qui avait bien le droit de choisir sa propre mort. Si j'envisageais l'euthanasie j'aurais pris toutes les précautions pour que ma mort n'embarrasse pas mes héritiers.

Ma femme est descendue pour discuter avec notre petit-fils et ils se sont dits au dehors :

-Tu avances le fait, que si on le conduisait de force dans une maison de retraite, il serait capable de se suicider ?

Je crois que c'est à ce moment-là qu'un scandale devait éclater.

Un jour, vers 10 heures au début de l'été 2017, j'étais devant mon ordinateur, prêt à envoyer un article finissant la fin d'une histoire qui porte comme titre « le quatrième pense-bête pour les intelligents », lorsqu'une équipe de servants de l'usage des urgences de l'hôpital où j'habitais est arrivée.

-Nous sommes chargés de vous conduire pour une consultation à l'hôpital suite à un coup de téléphone de votre femme et un de vos petits-enfants.

Les secours sont arrivés avec quatre personnages en violant les panneaux leur interdisant l'entrée de tout véhicule sur ma propriété. Quand ces quatre individus sont rentrés dans mon bureau sans ma permission je leur ai demandé : « Un seul n'aurait-il pas été suffisant ? » Non ! Ils étaient une demi-brigade bien décidée, avec un vieillard qui ne tient pas debout sur ses jambes sans sa canne. Ils avaient un ordre verbal de l'hôpital et ils devaient l'exécuter.

Ils étaient bien embarrasser avec un pauvre vieux de 85 ans qui ne voulait pas et ne pouvait pas venir et qui refuser de quitter son bureau et sa maison ; Qu'elle était la solution ? Ils n'en avaient pas.

Le chef de cette patrouille a finalement décidé d'appeler sa hiérarchie. Il est donc sorti dehors pour téléphoner à son chef. Dans les dix minutes, la chef était là (c'était une femme, docteur aux urgences) accompagnée par trois comparses. De suite, elle a fait preuve d'autorité, en disant que par ma faute je risquais d'être responsable d'un blessé en train de perdre une chance, que les urgences arriveraient peut-être trop tard. Je lui ai fait remarquer que les urgences ne semblaient pas pressées, en immobilisant huit personnes dans mon bureau. Les quatre premiers étaient comme des poireaux, sur place, pendant les cinq quarts d'heures que durait l'opération jusqu'à présent ; ils n'avaient plus rien à faire sur place, ils restaient là, et je n'étais pas dangereux. J'étais un mou et je résistais à la pression de huit personnes qui faisaient du bruit dans mon bureau.

A la fin leur chef m'a informer qu'elle allait appeler les policiers car eux sauraient m'obliger. Elle a téléphoné et en quelques minutes ils étaient là. C'était trois vrais hommes, 1m80 pour 110kg. L'un s'est jeté sur moi et a vérifier si j'avais une arme sur moi, puis, il a ouvert les tiroirs de mon bureau, tout en gardant ma main droite dans la senne. Les deux autres se sont mis en pleine action sur un signe du premier. En un instant, l'un avait saisi ma main gauche pendant que l'autre a pris mes deux pieds sous son bras. Alors je me suis débattu et je leur ai résisté. Usant de leur force, ils m'ont couché sur un brancard qui les attendait dehors, avec une violence que je ne pensais pas voir dans mon bureau jusqu'à présent.

Ils devaient, devant les spectateurs assistant à la scène, montrer qu'ils étaient les plus forts, combattant contre un vieillard qui usait de ses dernières forces. De suite ils m'ont attaché sur le brancard, les pieds séparés avec deux courroies isolées. Mes chevilles avaient doublées de volumes pendant plusieurs mois ensuite. Une courroie avait ligoté chacune de mes mains et mon corps était ligoté au niveau du bassin. Devant chez moi il y avait huit servants des urgences. Que faisaient-ils pendant que les blessés devaient les attendre ? Ils n'étaient pas pressés. Ajoutons les trois policiers qui finissaient leur sale boulot.

J'ai entendu dire près de moi « c'est le commissaire ... ». J'ai tourné un peu la tête et j'aperçus trois nouveaux, en état de sortie pour un mariage, costumes, cravates, qui se promenaient autours du brancard. Je comptais « $4+4+3+3=14$ », 14 individus qui n'avaient rien de mieux à faire.

Ma femme et mon petit-fils les ont laissé faire leur travail. Ils auraient dut se précipité, comme au cinéma Film Noir, le long du brancard, me dire quelques mots et même une crise de larmes, alors qu'ils avaient monté à leur insu un drame et qu'ils semblaient être innocent. Evidemment, ils étaient maintenant tranquilles, et ils ne risquaient plus rien. Je ne pouvais pas me suicider, même si je l'avais voulu.

Le travail était presque fini, tout cela va se terminer au service des urgences de l'hôpital. Et dire qu'un policier avec un papier du procureur aurait été suffisant.

Sur la route m'emmenant à l'hôpital j'ai eu une pensée vieille de 80 ans, lorsque j'étais chez ma tante à la campagne. Mon oncle et un voisin avaient attrapé une brave truie qui attendait l'hiver pour donner de la viande aux paysans pour toute l'année. Ils l'avaient couchée en travers d'un char, en la ficelant comme je l'étais actuellement, il ne manquait plus que le « couteau à saigner la bête », ils m'avaient chargés dans la bétailière. Des prisonniers auraient eu droits a des menottes, mais le brave vieux était dangereux pour les trois individus autours de lui, car âgé et aux capacités physiques plus que réduites. On l'a donc laissé ligoté sur son brancard après être arrivé, et ce de 13h à 22h. A mon âge il ne fallait pas devenir fou.

Le pauvre vieux a quitté sa maison, enlevé de chez lui, sans un papier signé par le procureur ou par le préfet. C'était un enlèvement vieux de 70 ans, quand la police n'avait pas besoin de papier signé par un procureur. Au service des urgences nous voilà revenus au temps de la gestapo ?

On m'a transféré dans un lit ou l'on m'a encore ficelé. Il était environ 13h. Au bout d'un moment, sans dire un mot, quelqu'un m'a remisé dans une petite salle dont la porte est restée ouverte et ceci pour pouvoir me surveiller en passant dans le couloir.

A un moment donné, j'ai eu besoin de faire pipi. Lorsqu'une personne en blanc passait dans le couloir je l'interpellais pour qu'elle me donne un urinoir. Ayant les mains attachées je m'interrogeais quand a la méthode. Je devinais que les ordres étaient toujours présents et qu'il ne fallait pas me parler.

J'étais jeté dans ce scénario de 2017, comme dans le temps, aux oubliettes. Je n'étais plus un malade mais un prisonnier dangereux attaché dans son lit. Pas pipi, et pas d'eau ...

Puis à force de réclamer un urinoir, je n'ai plus eu la force de me retenir. J'ai fait pipi dans mon lit et dans mon pantalon. J'ai crié afin de prévenir les personnes autour de moi. Ca portait problèmes aux instruments sacré de « l'hôtel de Dieu » et le personnel risquait un blâme. Je faisais tellement de bruit qu'ils sont finalement venus. Ils m'ont enlevé le drap humide et remplacé par un drap sec. Sans un mot, un silence religieux.

Je pense vers 21h ou 22h, une personne est venue me dire que je changeais de service, n'ayant plus rien à faire au service des urgences. Cette personne m'a emporté moi et mon lit à roulette jusqu'à une ambulance, sans un mot toujours. L'ambulance m'a conduit sur une route pleine de virages. J'étais à une nouvelle adresse.

Deux femmes sont venues quitter mes liens et m'ont changé de lit. Elles avaient un comportement plus humain. A ma demande elles m'ont offert un grand bol de café au lait, en me disant que m'a fenêtre était verrouillée et que je n'avais pas le droit de sortir de ma chambre. Elles m'ont montré la sonnette, si j'avais besoin de présence. Elles m'ont donné une chemise de nuit et emporté mes affaires dans un sac.

Le lendemain, je pouvais me lever. C'était ensuite comme à l'armée. Debout, douche, et ensuite petit déjeuner. Je ne me souviens plus de tout ce qui c'est passé pendant trois semaines.

Au réfectoire, les invités devaient desservir leur plateau. Ils devaient se lever pour prendre de l'eau. Nous étions autonomes et personne n'était là pour nous servir.

Je me promenais le lendemain dans un couloir que je surnommait "le couloir de la mort". C'était un passage couvert d'environ vingt mètres de long, au verso du bâtiment. Interdit d'aller ailleurs. Puis, au bout d'une semaine, ils m'ont changés de bâtiment, basta ... J'étais rentré je pesais 74kg, lorsque je suis sorti au bout de trois semaines, je ne faisais plus que 71 kg et surtout je ne distinguais plus les lettres des journaux. Ca ne venait pas des médicaments m'a dit le médecin, c'est autre chose. il m'a pris rendez-vous avec l'ophtalmologue, celui de l'hôpital. "C'est l'âge" me dit-il.